



LEONARDO PATRIGNANI  
**MULTIVERSUM**

Et si notre vie n'était pas tracée d'une seule voie  
mais d'une multitude de possibilités ?



# MULTIVERSUM



LEONARDO PATRIGNANI

# MULTIVERSUM

*Traduit de l'italien par Diane Ménéard*

GALLIMARD JEUNESSE

*À mon père.*  
*Dans l'un des infinis mondes parallèles,*  
*un jour ou l'autre, nous nous retrouverons.*

Titre original : *Multiversum*

Édition originale publiée en Italie  
par Arnoldo Mondadori S.p.A., Milan, 2012  
© Leonardo Patrignani, 2012, pour le texte  
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2013, pour la traduction française  
Conception de la couverture : Fernando Ambrosi, Stefano Moro

# 1

Alex Loria était prêt à marquer le panier décisif.

Avec son maillot jaune et bleu imprégné de sueur, son casque de cheveux blonds qui lui retombaient sur le front, il avait le regard de celui qui sait qu'il va marquer.

Il était capitaine de l'équipe. Il avait obtenu deux lancers francs à la dernière minute. Le premier était entré. Arceau-panneau-arceau-panier.

Il ne manquait plus qu'un point. Il ne pouvait pas rater.

Alex s'essuya les mains sur son short, et fixa l'arbitre pendant qu'il lui passait le ballon. Un rapide coup d'œil glacial à l'auteur de la faute – un garçon qui fréquentait l'école située en face de la sienne –, puis il se concentra de nouveau sur le lancer franc.

– Plus que ce panier et on gagne le match, vas-y, Alex..., s'exhorta-t-il à mi-voix, tandis que, tête baissée, il faisait rebondir la balle.

Ses camarades restèrent silencieux, tendus, prêts à sauter. Les trois rebonds habituels pour conjurer le mauvais sort résonnèrent dans le gymnase de l'école. Ce n'était qu'un match amical, il n'y avait pas de banderoles brandies par les

parents sur les gradins, ni d'enfants grignotant du pop-corn autour du terrain de jeu. Mais personne ne voulait perdre, et surtout pas le capitaine. Soudain, *cette* sensation de vide. Les jambes molles. Un frisson dans le dos. La vue qui se brouille. Tandis que son équipe et ses adversaires observaient la scène, stupéfaits, Alex tomba à genoux, posa une main sur le revêtement synthétique du terrain, et se mit à haleter.

Il le *sentait*.

Ça allait recommencer.

– Tu viens à table ? cria Clara depuis la cuisine.

– Une seconde, maman !

– Ça fait vingt minutes que tu dis «une seconde», dépêche-toi !

Jenny Graver soupira et secoua la tête, tout en commençant à fermer les différentes applications de son MacBoo Pro. Elle leva les yeux vers la pendule murale. Huit heures un quart. Le ton de sa mère ne semblait pas admettre de retard supplémentaire.

Jenny se leva et croisa son propre regard dans le miroir au-dessus de son bureau. Ses cheveux châtain ondulés retombaient sur ses larges épaules de nageuse professionnelle. Jenny n'avait que seize ans, mais elle pouvait déjà s'enorgueillir d'un beau palmarès et d'une collection de médailles, toutes accrochées au mur du couloir, au premier étage de la petite maison des Graver. Ses victoires faisaient la fierté de son père, Roger, ancien champion de natation, et très connu à Melbourne en son temps.

Jenny sortit de sa chambre, traversa le couloir pour aller se laver les mains dans la salle de bains. Une odeur alléchante de rôti montait dans l'escalier.

Soudain, *ce* frisson. Elle ne le connaissait que trop bien, désormais.

Sa vue se troubla, elle fit deux pas en avant et essaya de se retenir au bord du lavabo pour ne pas tomber. Elle sentit son corps céder soudain, comme si, en dehors de ses bras, tous ses muscles étaient devenus incapables de répondre aux ordres de son cerveau.

Ça allait recommencer.

– *Où es-tu ?*

La voix retentissait, lui perforant les méninges.

Silence.

Quelques gémissements au loin, sinistres, inquiétants comme des pleurs résonnant du fond des abîmes.

– *Dis-moi où tu vis...*

– *Mel...*, essaya de répondre Jenny, mais le mot resta incomplet.

– *J'arrive à t'entendre... J'ai besoin de savoir où tu es.*

Chaque syllabe prononcée par Alex était comme une aiguille plantée dans sa tête. La douleur était lancinante.

La réponse arriva dans un bruit confus de cris et de rires d'enfants.

Tout tournoyait dans son esprit comme dans un tourbillon, un mélange d'émotions chaotiques.

Mais un mot était passé à travers et était arrivé à destination.

– *Melbourne.*

– *Je te trouverai* – fut la dernière phrase prononcée par la voix masculine, avant que tout devienne noir.



## 2

Clara Graver entendit le bruit sourd de la chute de Jenny, tombée de tout son poids. Elle enleva aussitôt ses gants de cuisine et courut au premier étage de la petite maison. Elle monta l'escalier, le souffle court, risquant de trébucher, et lorsqu'elle fut devant la porte entrebâillée, elle l'ouvrit en grand. Sa fille était allongée sur le sol, la bave à la bouche, un filet de sang coulant de ses lèvres.

– Jenny! cria-t-elle en s'agenouillant à côté du corps évanoui.

La jeune fille avait les yeux écarquillés, le regard perdu dans le vide.

– Ma chérie, je suis là. Regarde-moi.

Clara donna deux ou trois petites tapes sur les joues de sa fille, et parvint à la réveiller. Une technique simple mais efficace, désormais devenue habituelle.

Roger monta les marches deux par deux et arriva en courant dans la salle de bains. Il regarda d'abord sa femme, puis sa fille, qui reprenait peu à peu connaissance.

– Comment va-t-elle?

Clara ne lui répondit pas. Elle se contenta de hausser les épaules.

– Ça s’est encore produit ? insista-t-il, bien qu’il connût parfaitement la réponse à sa question.

Jenny vit le visage flou, le regard inquiet de son père se préciser lentement devant ses yeux. Elle le rassura :

– Je vais bien.

– Tu t’es cogné la tête ?

– Non, je ne crois pas.

Roger s’approcha d’elle et posa la main sur la nuque de sa fille. Ses doigts se teintèrent de rouge.

– C’est du sang, Jennifer.

Le ton de la voix de Roger n’exprimait pas d’anxiété, mais plutôt une certaine résignation.

– Oh, mon Dieu ! s’exclama Clara.

– Ne t’inquiète pas, c’est superficiel, la rassura-t-il, tandis que Jenny se massait la tête.

– Tu peux te relever ? demanda Clara, en lui tendant la main. Jenny pencha son buste en avant, et sentit une douleur aiguë du côté droit du front. Elle se leva.

– Maintenant, repose-toi tranquillement sur ton lit, je vais te préparer une tisane, lui dit affectueusement sa mère avec un sourire forcé.

Roger hocha la tête avec consternation.

– Mon Dieu, Clara, quand comprendras-tu que nous ne soignerons certainement pas notre fille avec tes tisanes ? Le docteur Coleman a dit que...

– Je me fiche complètement de ce que peut dire le docteur Coleman !

– Si seulement tu voulais bien tenir compte du traitement...

– Nous en avons déjà parlé, la réponse est non ! l’interrompit Clara, d’un ton décidé. Jenny va... Jenny *ira* très bien.

Pendant ce temps, la jeune fille s'était approchée de la fenêtre, et restait là, le regard dans le vague. Derrière le rideau brodé à la main par sa grand-mère, on entrevoyait les toits des maisonnettes bien rangées le long de Blyth Street.

La dispute entre ses parents était un scénario que Jenny connaissait bien.

Ses évanouissements avaient commencé quatre ans auparavant. Elle venait de fêter l'anniversaire de ses douze ans, et jouait avec les cadeaux que lui avaient apportés ses amis, ses parents. Sa mère époussetait les meubles du salon, et Jenny était debout devant la télévision quand elle s'était écroulée par terre comme un poids mort. Elle avait juste eu le temps de murmurer «maman» en sentant sa tête devenir lourde et sa vue se brouiller. La dernière image qu'elle avait distinguée avant de s'évanouir était le diplôme de sa mère, encadré et accroché au mur du salon : «Clara Mancinelli, docteur ès lettres, mention très honorable avec les félicitations du jury». En bas, à côté de la signature du doyen, il y avait le tampon de l'université de la Sapienza de Rome. Le diplôme était daté du 8 mai 1996. Exactement une semaine avant que Clara fasse la connaissance de Roger, en vacances dans la capitale italienne avec un ami, et qu'elle décide de changer le cours de son destin, en suivant Roger en Australie. Sa mère aimait souvent rappeler que si elle n'était pas entrée dans ce café du quartier de l'EUR, à cause d'un pressant besoin d'aller aux toilettes, Roger et elle ne se seraient jamais rencontrés. Et Jenny ne serait jamais née.

Aucun des examens médicaux auxquels Jenny avait été soumise n'avait révélé quoi que ce soit d'inquiétant. Elle n'avait ni tension ni problème cardiaque, elle était en excellente santé, comme en témoignaient ses résultats sportifs. Elle avait gagné deux années de suite la médaille d'or du championnat provincial et avait été sélectionnée pour participer aux jeux

olympiques scolaires, à la grande joie de Roger qui l'entraînait personnellement quatre après-midi par semaine au centre sportif et aquatique de Melbourne.

Depuis l'anniversaire de ses douze ans, ce genre d'épisode s'était reproduit de plus en plus souvent. Parfois, ils ressemblaient à une crise d'épilepsie, d'autres fois à de simples évanouissements. D'après les médecins que Clara consultait, les symptômes justifiant un traitement contre l'épilepsie n'étaient pas réunies. La passion de Clara pour les Fleurs de Bach et l'homéopathie heurtait la vision traditionnelle de Roger, mais jusqu'à présent, elle avait réussi à l'imposer. Aucun médicament, aucun traitement.

Peu à peu, Jenny avait appris à vivre avec ce qu'elle appelait ses « crises ». Elle en avait eu dans les situations les plus diverses. Pendant un voyage scolaire à Brisbane, quand elle s'était évanouie dans le hall de l'hôtel au moment où le professeur faisait l'appel et choisissait les élèves à mettre deux par deux dans les chambres. Au cinéma, où même ses amies, absorbées par le film, ne s'étaient pas aperçues que Jenny s'était affaissée sur son siège, la tête inclinée sur son épaule gauche, les bras pendants. Et puis à la pizzeria, quand Roger l'avait emmenée fêter sa première médaille d'or, et au Burger King où l'équipe de natation se retrouvait le vendredi avec son entraîneur. Pour ne pas parler de toutes les fois où cela lui était arrivé chez elle, sur son lit ou dans n'importe quelle pièce de la petite maison de Blyth Street. Heureusement, pensait-elle souvent, elle n'avait jamais eu de crise à la piscine. Elle aurait risqué de perdre la vie.

Ce que ses parents ignoraient, et avaient toujours ignoré, c'était ce qui lui arrivait pendant ses évanouissements.

# 3

Le médecin de l'école donna une tape sur l'épaule d'Alex, puis lui dit de se lever après l'avoir rapidement ausculté. L'infirmier, au fond du couloir du dernier étage, à côté de la bibliothèque, était une petite pièce anonyme meublée d'un bureau, d'un lit, et d'une armoire à pharmacie. Tout était blanc, froid, et peu accueillant, de même que le ton sarcastique et l'air supérieur du médecin.

– Capitaine, rappelle-toi que nous sommes tout près des matchs de qualification.

– Je sais bien, répondit Alex en regardant fixement le médecin sûr de lui.

– Tu es peut-être trop stressé par le championnat, insista l'homme, ou par le travail scolaire ?

– Je ne suis pas stressé, répondit Alex, en coupant court. Mais il savait que ce n'était pas vrai. Je peux y aller, maintenant ?

Teo, l'entraîneur de l'équipe de basket, l'attendait devant la porte de l'infirmier. Le dos appuyé contre le mur du couloir, il tenait une biographie de Michael Jordan, le champion de basket qu'il avait l'habitude de citer comme l'exemple du sportif parfait.

Alex l'ignora et s'éloigna dans le couloir, mais l'homme le suivit.

– Arrête-toi, Alex !

– Qu'est-ce qu'il y a ? Tout va bien.

– Non, tout ne va pas bien. Si nous en sommes là, je ne peux pas te mettre sur le terrain lors des matchs de qualification.

Alex le regarda, et pendant un instant se concentra sur le verbe « sommes ». C'était une habitude du coach. Il pensait toujours à l'équipe. Si un garçon avait un problème, ça les concernait tous.

– Faites comme vous voulez.

– Tu es capitaine, tes camarades ont besoin de toi. Mais si tu t'effondres à un moment décisif, et si tu mets ta santé aussi en danger... nous avons un problème.

– Alors trouvez-vous un autre capitaine. Moi, je ne vois pas ce que je peux y faire. Les médecins disent que je n'ai rien.

– Oui, mais ce n'est pas ce que disent tes parents.

Alex s'arrêta et fixa l'entraîneur, qui soutint résolument son regard.

– Mes parents sont trop anxieux.

– J'ai plutôt l'impression que c'est toi qui me caches quelque chose. Alex, bon sang, tu es le meilleur, mais je ne peux pas risquer que... qu'il arrive en finale ce qui est arrivé aujourd'hui.

– Alors mettez-moi sur le banc, comme ça on n'arrivera même pas en finale.

Alex descendit l'escalier à toute allure, et sortit enfin à l'air libre. Il parcourut le viale Porpora, remontant le col de son blouson pour se protéger de l'air froid et pénétrant de Milan. Ses pensées se cognaient dans sa tête sans lui laisser de répit.

Il continua de les ressasser jusqu'à ce qu'il arrive devant la porte de son immeuble. Il ne supportait pas l'idée de manquer toute la fin de la saison. Il était le meilleur marqueur du

tournoi, il était capitaine de l'équipe, il avait donné tout ce qu'il pouvait. Mais si l'entraîneur avait décidé de l'exclure, son avis à lui ne servirait pas à grand-chose.

Il monta au premier étage. Une femme, qui habitait l'appartement voisin du sien, lui dit bonjour, il se contenta de répondre par un sourire machinal et un signe de tête.

– Je n'en peux plus..., murmura-t-il, en tournant la clé dans la serrure de la porte blindée.

L'appartement l'accueillit en silence, comme toujours. À cette heure, ses parents travaillaient. Sur le meuble, près de l'entrée, sa mère avait laissé un mot, comme d'habitude: « À côté du micro-ondes, il y a une tarte salée. Et surtout, fais ton travail! Bises, maman. » Alex passa devant sans le regarder.

Dès qu'il fut dans sa chambre, il laissa tomber son sac à dos à côté de son bureau, enleva son blouson et s'assit au bord du lit. Heureusement qu'il ne s'était pas cogné la tête, pensa-t-il. Depuis peu, il parvenait à prévoir l'arrivée de la crise et à s'agenouiller juste avant pour rendre la chute moins dangereuse. C'était un expédient sans grande importance, qui ne résolvait pas le problème, mais qui pourrait quand même lui éviter de se fendre le crâne, un jour ou l'autre.

Il s'allongea sur son lit, les mains derrière la nuque, les yeux mi-clos.

Les premières fois, un bruit confus, dérangeant, bourdonnait simplement dans sa tête. Avec le temps, il avait appris à reconnaître ces sons. Le plus agréable était celui de vagues se brisant sur des rochers. D'autres, semblables à des cloches, faisaient un vacarme incessant et insupportable.

C'était ce qu'il avait éprouvé la première année où il avait commencé à s'évanouir, à l'âge de douze ans. Ensuite, il avait remarqué une évolution: pendant les crises, certaines images

se formaient dans sa tête. Elles étaient confuses, se superposaient les unes aux autres, et paraissaient impossibles à mettre en rapport avec quoi que ce soit de réel. Elles n'avaient rien à voir ni avec sa vie, ni avec aucun souvenir de temps lointains.

Dans une de ses visions les plus vives et qui revenaient le plus souvent, Alex était allongé sur un lit, entouré de murs blancs. L'ameublement de la pièce était quasiment inexistant. Il ne parvenait à distinguer qu'un crucifix accroché au mur d'en face, un vase de fleurs sur une petite table à sa droite, et une fenêtre au store fermé. Il essayait de bouger ses mains, mais elles semblaient immobilisées par quelque chose. Une corde, peut-être. C'était sans aucun doute le pire de ses cauchemars. À un certain moment, tout devenait obscur, et il commençait à entendre des plaintes entremêlées. Des voix indistinctes, échos de tourments sans fin.

Une autre image revenait assez souvent, au cours des premières années, celle d'une main. Elle était plutôt petite et potelée. Alex la prenait. Il tentait de l'attirer vers lui, sans y parvenir. Alors, il se contentait de l'effleurer. Il ne pouvait pas voir plus loin, il ne parvenait pas à distinguer les traits d'un visage, un contour défini. Dès qu'il essayait, la petite main commençait à se dissoudre, à se désagréger, et elle s'évanouissait, glissant comme du sable entre ses doigts.

Parmi les innombrables images qui s'étaient succédé dans son esprit pendant ces quatre années de crises, il se souvenait bien de celle d'une plage. Parfois, il voyait une petite fille au loin, toujours la même.

La dernière année, certains détails lui étaient apparus. Le visage restait flou dans l'image nébuleuse, mais les yeux ressortaient et se distinguaient avec précision. Ils étaient sombres, et si intenses qu'ils pénétraient dans sa mémoire. Ils revenaient chaque nuit. Alex ne se rappelait pas combien de fois il les

avait vus et s'en était souvenu au réveil, mais cela avait dû lui arriver régulièrement au moins pendant un mois.

Ensuite, c'étaient les voix qui avaient commencé.

L'évanouissement était toujours précédé d'un long frisson dans le dos et de l'engourdissement de tous ses membres. Un jour, cependant, Alex avait perçu une voix qui tentait de se faire entendre dans la myriade de bruits et de cris auxquels il s'était désormais habitué.

C'était une voix féminine, jeune, mais on ne comprenait pas ce qu'elle disait. Ensuite, Alex s'était mis à noter dans son journal les mots qu'il avait eu l'impression d'entendre. Le premier avait été « aide ». Il avait essayé de répondre, malheureusement, en dépit de tous ses efforts pour émettre des sons, il n'y était pas parvenu. D'après ce que disaient ses parents, il lui était arrivé, pendant qu'il avait perdu connaissance, de bafouiller quelque chose. Des questions, telles que « qui es-tu ? », « où es-tu ? ».

Alex avait décidé de ne mettre personne au courant, y compris sa mère et son père, de ce qu'il entendait ou voyait pendant ses crises.

Il n'aurait pas su expliquer pourquoi, mais il sentait que le contenu de ces expériences devait être protégé, gardé. C'était son seul secret.

L'expérience la plus significative s'était produite trois mois auparavant. Alex revenait de son entraînement de basket. Ses parents devaient rentrer peu après à la maison. L'évanouissement avait eu lieu dans sa chambre, et, profitant des quelques secondes de frissons qui précédaient la crise, Alex avait eu le temps de s'allonger sur son lit. Le mélange habituel d'images et de sons s'était présenté sur l'écran de son esprit, faisant naître un kaléidoscope de sensations.

Après les premiers instants, très confus, Alex avait distingué au loin le visage de la fille.

Les yeux étaient le seul détail qui ressortait nettement de ce qu'il voyait, comme d'habitude.

La voix, cependant, était plus claire.

– *Est-ce que tu existes vraiment?*

Pendant un instant, il avait hésité, se demandant s'il avait vraiment entendu cette question, si claire, si précise. Il ne lui était jamais rien arrivé de semblable, et il était à la fois ému et effrayé.

– *Oui.*

– *Comment t'appelles-tu?*

L'écho de ces quelques mots résonnait dans sa tête, et le transportait dans une dimension fantastique, lui donnant un sentiment immédiat de plaisir et de plénitude.

– *Alex. Et toi?*

Une cacophonie de cris déchirants retentissait au loin.

– *Jenny.*

Puis la fille avait disparu, absorbée dans une spirale d'images confuses.

Dans le journal intime d'Alex, ce jour-là était souligné et mis en évidence. C'était le 17 juillet 2014. Il avait *senti* la présence de l'autre personne. Il avait perçu quelque chose de terriblement *réel*. Il ne s'agissait pas d'un rêve, il en était sûr, ni d'une hallucination, ni d'une vision.

Alex avait *communiqué* avec une fille qui se trouvait là-bas, quelque part dans le monde. Il ne savait absolument pas comment c'était possible, mais il en était convaincu : Jenny existait.

Et selon toute probabilité, elle devait être en proie aux mêmes pensées.

Le blog officiel  
des romans  
Gallimard Jeunesse.  
Sur le web, le lieu  
incontournable  
des passionnés  
de lecture.

ACTUS

AVANT-PREMIÈRES

LIVRES À GAGNER

BANDES-ANNONCES

EXTRAITS

CONSEILS DE LECTURE

INTERVIEWS D'AUTEURS

DISCUSSIONS

CHRONIQUES  
DE BLOGUEURS...

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949  
sur les publications destinées à la jeunesse

Mise en pages : Françoise Pham

Dépôt légal : mai 2013  
ISBN 978-2-07-065013-2  
N° d'édition : 247032

Imprimé en Italie sur les presses de Grafica Veneta  
Le papier de cet ouvrage est composé de fibres naturelles,  
renouvelables, recyclables et fabriquées à partir de bois  
provenant de forêts plantées et cultivées  
expressément pour la fabrication de pâte à papier.



Leonardo Patrignani  
*Multiversum*

Cette édition électronique du livre *Multiversum* de Leonardo Patrignani a été réalisée le 14 juin 2013 par les [Éditions Gallimard Jeunesse](#). Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage achevé d'imprimer en Italie sur les presses de Grafica Veneta (ISBN : 978-2-07-065013-2 - Numéro d'édition : 247032).

Code sodis : N53875 – ISBN : 978-2-07-502708-3  
Numéro d'édition : 247034